

## L'homme décentré

Jean-Louis Cordonnier  
*Traduction et culture*  
 Hatier-Didier, Paris, 1995

Voilà un ouvrage qui fait du bien. Tous ceux d'entre nous qui s'interrogent sur leur pratique de traducteur et qui ont eu parfois (comme moi) du mal avec certains traités de traductologie devraient se réconcilier avec cette discipline, grâce aux analyses que nous propose Jean-Louis Cordonnier dans *Traduction et culture*.

En plaçant d'emblée la traduction dans son véritable contexte : « La traduction est *dans* la culture, elle est culture » [p. 12, souligné par l'Auteur], celui d'un passage non pas d'une langue à l'autre, mais d'une culture à l'autre, J.-L. Cordonnier situe le débat à son véritable niveau. C'est à partir de là, en effet, que l'on peut enquêter de manière profitable sur notre pratique, s'interroger sur les véritables enjeux de la traduction, cerner les problèmes sur lesquels nous manquons en général de recul, comme (entre autres) le débat « sourcier-cibliste » ou celui sur « l'intraduisibilité ». L'un des premiers mérites de ce travail est d'ailleurs d'être la démonstration que le premier (le débat « sourcier-cibliste ») est un faux problème, qui s'évacue de lui-même lorsqu'on adopte une position théorique claire, à partir de concepts dialectiques comme, en particulier, celui d'*ouvertude*, sur lequel je reviendrai.

Comme outils, l'auteur utilise (avec parcimonie) quelques concepts nouveaux comme justement celui d'*ouvertude*, et d'autres apparemment simples : le Même, autrement dit nous, notre culture, la cible ; l'Autre, c'est-à-dire l'étranger, celui qui appartient à une autre culture, qui parle une autre langue ; enfin, celui de « l'Homme décentré ». « Le traducteur contemporain dévoile l'Autre sans pour autant cacher le Même. Il œuvre à la

transformation des rapports. Ce faisant, il contribue à révéler l'homme-à-venir : *l'Homme décentré* » (p. 15).

*Traduction et culture* se divise en deux parties. La première, intitulée « Pour une archéologie de la traduction », tout à fait passionnante, ne perd jamais de vue la notion de traduction comme acte culturel ; ce qui permet d'éclairer les pratiques anciennes dans une dialectique de la méfiance/curiosité pour l'Autre, avec ce qu'il peut y avoir de volonté d'annexion, de suppression, de réduction ou, au contraire, de compréhension, d'acceptation de la différence – de « l'inquiétant étrange étranger », pour reprendre un des sous-titre du premier chapitre. Cordonnier cite ici à juste titre Claude Hagège, qui déclare dans *La structure des langues* : « ...il est universellement possible de traduire... il faut bien que les langues aient de sérieuses homologues pour pouvoir être ainsi converties les unes dans les autres... » Mais, précise aussi Cordonnier, s'appuyant en particulier sur les analyses de George Steiner dans *Après Babel*, qu'il reprend ici fort justement à son compte, « les langues sont loin d'être uniquement des instruments de communication et de transmission de l'information [...] La dissimulation est aussi dans la langue quotidienne. Elle est partout dans le langage ». Or, d'une culture à l'autre, on ne communique pas de la même façon, on ne dissimule pas de la même façon. Le langage étant un phénomène fondamentalement culturel, où trouver les invariants – si tant est qu'il y en ait ?

N'empêche que la traduction est au cœur du développement de bien des cultures : « La culture occidentale, *du point de vue du sacré, et de la littérature originelle*, est fille des traductions » (p. 74, souligné par l'Auteur). Poursuivant son analyse au fil de l'histoire, Cordonnier observe : « Une archéologie montre que la traduction a un rôle formateur dans la genèse de la langue et de l'État-nation et, qu'en retour, leur formation va marquer pour des siècles les modes de traduire, qui sont bel et bien le reflet des modes d'être historiques des cultures. » L'analyse, qu'il n'est pas possible de présenter ici en détail, est ainsi poursuivie jusqu'à l'époque contemporaine, à propos de laquelle on lit : « Les nations européennes ont donc pu se constituer par l'intermédiaire des traductions, qui sont la base à partir de laquelle se sont perfectionnées les langues, ce formidable outil qui leur a permis de développer leur culture, leurs techniques et leurs sciences. » Mais du coup il y a eu « verrouillage » du rapport à l'étranger « dans l'urgence de la formation de l'État-nation [...] Le Même ne pouvait se fondre dans le Monde. *Il ne pouvait ni se parachever lui-même, ni participer au parachèvement du monde* » (p. 125). D'où le décalage qui apparaît dans la

pratique, car « le Même ne peut faire autrement que sortir de ses frontières, et rencontrer l'Autre ». Il y a donc « à passer d'une traduction qui *voile* à une traduction qui *dévoile* [...] à réaliser la tâche de constitution de l'*Homme décentré* » (p. 126, souligné par l'Auteur).

Toute la difficulté est sans doute là : arriver à ne pas se considérer comme le centre du monde, sans se sentir pour autant exilé ; arriver à accepter l'Autre dans ses différences et sa vision des choses, sans pour autant les adopter soi-même. C'est en quelque sorte à une nouvelle révolution copernicienne que nous invite Cordonnier : pas plus que le soleil n'était au centre de l'univers, une culture n'est au centre des civilisations humaines. Et, partant, aucune langue n'a de priorité sur une autre.

La deuxième partie de l'ouvrage cherche par conséquent, en toute logique, une éthique de la traduction tenant compte de tous ces éléments ; pour cela, l'auteur propose de parler d'« ouverture », qu'il préfère à « ouverture », car le terme qualifie non seulement un état d'esprit, mais une position théorique : la « possibilité de penser l'Autre dans toute sa différence et de faire place à son identité », ce que nous avons à l'heure actuelle, et depuis peu historiquement, « les moyens scientifiques et intellectuels de faire »\*. Le traducteur doit, entre autres, prendre en considération que « le texte traduit *c'est d'abord* le texte du sujet-auteur du discours [...] [il] ne doit jamais perdre de vue que ce n'est pas de la langue qu'il traduit, mais du discours. Nous voulons dire par là que le texte à traduire est à envisager comme le produit d'un individu, pris dans un environnement d'intertextualité... » (p. 134).

La tâche visant à rendre compte de l'Autre sans l'annexer, le castrer, l'obscurcir tout en lui conservant l'opacité qu'il présente éventuellement pour ceux de sa culture, est celle qui nous attend : « c'est à la traduction de trouver une systémativité, une cohérence des correspondances possibles entre les cultures » (p. 163). Il ne s'agit pas pour autant de faire croire qu'on peut tout rendre, tout élucider, tout faire « passer » : « Il n'est pas nécessaire, en effet, de prendre l'Autre avec moi dans sa totalité, ni de le perdre dans ma totalité à moi, pour le comprendre, pour vivre le monde avec lui » (p. 178).

Et on peut supposer que nous atteignons notre but lorsque « la traduction-dévoilement, en faisant apparaître "l'art" du texte, fait étinceler la profusion des différences et, à travers elle, la richesse de la vie et, au-delà, l'universalité. En cela elle veut contribuer à faire reculer ce mal lourd de dangers qu'est la haine de la culture de l'Autre » (p. 165).

---

(\*) Communication personnelle de l'Auteur.

Dans sa poursuite d'une éthique de la traduction, Cordonnier déboulonne le mythe de la transparence du traducteur qui, une fois sa tâche terminée, s'éclipserait sur la pointe des pieds. (« Son nom est écrit en tout petit » ajoute-t-il – comme nous le savons fort bien). Pour lui, le traducteur doit être en mesure de s'expliquer sur ses choix, doit prendre position : « Il faut en finir avec cette énorme tromperie, où les lecteurs sont censés apercevoir les clairs contours de l'auteur, donc de l'œuvre, à travers un traducteur qui serait transparent, tellement transparent que son rôle est tenu pour quantité négligeable. À l'opposé, on montre la traduction comme rapport, on situe ce rapport, on précise les enjeux » (pp. 183-184). Il est satisfaisant de voir ce concept de « rapport » emprunté à Henri Meschonnic, qui lui-même le tenait de l'orientaliste Louis Massignon, renouvelé et utilisé ici comme un véritable outil pouvant permettre au traducteur de se situer, de prendre une position théorique à la fois défendable techniquement et honnête moralement.

Vaste programme, à la vérité, et qui donne le vertige. Mais parmi les outils qui pourront nous permettre un jour de passer de l'État-nation à la « Terre-patrie » (comme le réclame Edgar Morin), ce modèle de traduction du dévoilement de l'autre, du décentrement, est certainement un des plus utiles.

La réflexion qui m'est venue, à l'issue de la lecture de *Traduction et culture*, est que nos sociétés récompensent bien mal, en termes de reconnaissance, le travail accompli par les traducteurs. La dette qu'elles ont contractée avec tous nos obscurs prédécesseurs comme avec nous-mêmes est plus qu'immense : incalculable. En une époque où la planète s'est refermée sur elle-même, où il n'est plus possible de régler nos problèmes par la guerre ou la conquête d'espaces vierges, il est plus que jamais urgent que les cultures communiquent et échangent, dans le respect mutuel de leurs valeurs et de leurs visions du monde. À ce titre, le travail du traducteur, du traducteur qui respecte l'éthique du dévoilement de l'autre, joue un rôle absolument essentiel.

William Desmond